

MANUEL ROCHEMAN

Paris, Petit Journal Montparnasse, 11 décembre.

A l'occasion de la sortie de leurs CD respectifs sur le label Nocturne, le trio du pianiste Manuel Rocheman et la chanteuse Manda Djinn étaient à la même affiche*. Etre « parrainé » par Martial Solal quand on est pianiste est une situation à la fois des plus enviables et non exempte de danger. On connaît l'absence de complaisance et les jugements acérés de Solal et l'entendre complimenter le jeu de son élève ne saurait être pris à la légère. En même temps, dans le petit monde du jazz rempli d'amis qui vous veulent du bien, vous avez vite fait de gagner une étiquette de « clone ». Donc le mieux est d'y aller voir, et le moins que l'on puisse dire est que Rocheman vaut le déplacement. Il y a quelque chose d'éminemment sain et de réjouissant à découvrir des musiciens à qui il ne manque plus que la maturité tant le potentiel musical et le bagage technique sont présents. Rocheman a vingt-cinq ans. Il témoigne de l'arrivée sur la scène du jazz d'une nouvelle génération d'artistes, sans conteste techniquement plus avancée que la précédente, et qui, pour une partie d'entre elle au moins, possède une culture musicale — en jazz et au-delà — qui pose les perspectives en des termes différents. Notamment l'horizon n'est plus borné par l'obsession de « faire aussi bien que les Américains ». Rocheman possède avec son trio (François Moutin à la contrebasse, Peter Gritz à la batterie) un cadre qui lui permet d'éviter le conformisme, même lorsqu'il explore des thèmes archi-rebattus comme *Cherokee* — leur disque et ce concert l'illustrent parfaitement. Moutin met en avant une verve et une énergie débordante, plutôt qu'une technique épurée ou orthodoxe, qui ne conforte pas et même provoque Rocheman, tandis que Gritz apporte une ponctuation et des déséquilibres qui empêchent toute tentative de tourner en rond.

Bien sûr on sent encore chez Manuel Rocheman une fébrilité, une timidité, un manque de relaxation, mais il aurait tort de se morfondre : les beaux jours sont devant lui. **Paul Benkimoun.**

* N'ayant pu assister à la seconde partie de la soirée, je renvoie le lecteur à la chronique du disque de Manda Djinn (Nocturne, distribué par Média 7).

MANUEL ROCHEMAN *

Trio urbain : Morceau de trio / *Body & soul* / *Sarcasmes* / *Cherokee* / *Trio urbain* / *Passe temps* / *Ciboure*.

Rocheman (p), François Moutin (b), Peter Gritz (dms). Boulogne, 1989. Nocturne NPCD 504 (Média 7).

Premier disque en trio pour Manuel Rocheman, qui a travaillé avec Martial Solal, mais aussi avec un pianiste moins « anguleux », Michel Sardaby. Rocheman joue avec énormément de musicalité et aussi avec beaucoup de technique (l'ordre des termes a, bien sûr, de l'importance). Ses compositions le reflètent bien. Il dispose de plus d'une formation capable de maintenir l'intérêt et surtout l'énergie même lorsque la complexité harmonique rend cela problématique.

Rocheman ne cache pas son penchant pour Phineas Newborn, qui savait allier, à l'époque où il disposait de tous ses moyens, netteté du trait et puissance du swing. Autant dire que nous avons en Rocheman un pianiste qui s'adresse autant à l'intelligence qu'à des sensations immédiates. Son contact avec l'instrument mêle avec bonheur fluidité et nervosité. Enfin, il se rend capable sur *Body and soul* d'une mise en scène harmonique qui sait aussi céder le pas quand il le faut au plaisir de la mélodie. A découvrir maintenant (vous aurez l'air fin dans vingt ans...). **Paul Benkimoun.**